dix canots seulement, — elle emportait du moins une cargaison fort riche. C'était une tentation bien grande pour les maraudeurs de la rivière! Aussi se joignit-on aux Nipissiriens, en passant devant leurs terres. On voyageait de conserve, quand, le 3 août, on croisa les Pères Ch. Garnier et Chastelain, qui montaient vers les Hurons. Plus heureux que leurs devanciers, ils étaient chaussés et ne ramaient pas. [1] Les missionnaires échangèrent leurs lettres, puis on se remit en chemin. Mais le P. Daniel fut bientôt arrêté. Les Sauvages d'une île qui se trouvait à cent cinquante lieues des Trois-Rivières s'opposaient à la descente des Hurons. Que faire? Forcer le passage, c'était la guerre. Le missionnaire recourut à la diplomatie. Du premier coup, il n'obtint rien. Mais il n'était pas homme à se décourager. Il insista, fit des présents, rappela que les Français relèveraient l'offense, et finalement arracha à

1 Quand on s'embarquait dans un canot, il fallait bien prendre garde d'y porter de la terre ou du sable. Aussi les missionnaires n'y étaient-ils admis que pieds nus. « Qu'il fasse chaud ou froid, il faut en passer par là » dit l'un d'eux. Les Pères Garnier et Chastelain, avaient donc été singulièrement favorisés en étant admis dans un canot avec leurs chaussures.